

Marius-Francois Guyard
L'étranger tel qu'on le voit (1951)*

Un point de vue nouveau.

Les études d'influences sont souvent décevantes. Quand elles décèlent chez un écrivain des "orientations étrangères", elles ont du moins l'avantage de le faire mieux connaître: définir ses curiosités, c'est un peu le définir lui-même. Mais, quand on prétend s'élever, comme Louis Reynaud jadis, aux influences d'un pays sur un autre pays, on sombre très vite dans l'abstraction et le verbalisme. Pour l'observateur honnête, une nation ne se laisse pas réduire à l'unité: l'Allemagne de 1815, pourquoi serait-ce Goethe vieillissant plutôt que Uhland, la Prusse et non la Bavière, l'esprit de la Réforme et non le catholicisme? La France de 1848, c'est la jeune démocratie, c'est aussi la noblesse ultra; c'est Victor Hugo, mais c'est Gautier; c'est Renan méditant sur *l'Avenir de la science* et c'est Montalembert. On pourrait multiplier ces antinomies irréductibles que la vie se charge, sinon de résoudre, du moins de fondre dans ces organismes complexes que sont les nations.

Mais c'est un autre fait que chaque homme, et même chaque groupe, et même chaque pays se font des autres peuples une image simplifiée, où subsistent seuls des traits, parfois essentiels à l'original, à d'autres moments accidentels. Il n'y a pas l'Allemagne, mais l'Allemagne de Michelet, celle des philo-

sophes, celle des Français. Plus le groupe est large, plus grand est le danger d'abstraction pour qui tente de fixer une image; plus, en fait, l'image est caricaturale, schématique et frappante.

Ne plus poursuivre d'illusoirs influences générales, chercher à mieux comprendre comment s'élaborent et vivent dans les consciences individuelles ou collectives les grands mythes nationaux, tel est le changement de perspective qui a provoqué depuis une quarantaine d'années en France un véritable renouvellement de la littérature comparée, en lui ouvrant une nouvelle direction de recherches. Si de nombreux comparatistes se sont engagés dans cette direction, le domaine est vaste et bien des problèmes n'ont pas encore été étudiés.

I. Études partielles

A vrai dire, de nombreux précurseurs avaient fait leur place aux interprétations plus ou moins personnelles d'un pays par un écrivain. *Taine et l'Angleterre* (1923) de F.C. Roe, par exemple, étudiait autant que des influences le mythe anglais chez l'auteur de la *Littérature anglaise*. Le dernier chapitre montrait la survie tenace en France des idées mises en circulation par Taine. Un tel ouvrage est donc une excellente contribution à l'histoire de l'Angleterre telle que l'ont vue les Français depuis le temps de la reine Victoria.

De même, tout à son dessein de montrer la malfaisance germanique, Louis Reynaud oppose souvent dans son étude sur *L'influence allemande en France* (1922) nos images de l'Allemagne à la réalité. Mais un trop net parti pris de découvrir outré-Rhin un dessein concerté à travers l'espace et le temps et, de ce côté-ci de la frontière, une passivité béate, exempte de sens critique, empêche son livre d'être une histoire sincère de nos illusions et de nos découvertes.

* Originally published as the 8th and last chapter of Guyard's *La littérature comparée* (Paris: PUF, 1951; "Que sais-je?", 499), 110-119. After Guyard's book had remained in print into the 1980s, the *Que sais-je?* volume on Comparative Literature in Yves Chevrel's later edition contains no imagological chapter. This text posted on www.imagologica.eu.

De nombreux articles de revue et quelques livres ont suivi le destin d'un type étranger dans une littérature nationale: ainsi chez nous le quaker, ou le Chinois; ou dans une oeuvre particulière: ainsi *L'Espagne et les Espagnols dans l'oeuvre de Balzac* (W.L. Leathers, 1931). Mais jusqu'en 1927 ces esquisses, ces études partielles n'avaient jamais été reprises dans des travaux d'ensemble.

II. Études générales

Cette année-là, Georges Ascoli publiait *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la guerre de Cent ans jusqu'à la fin du XVIe siècle*, consciencieuse introduction à sa thèse de 1930: *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVIIe siècle*. Ces deux livres inauguraient une série de recherches vraiment neuves sur l'histoire des mythes nationaux. Mais était-ce encore de la littérature comparée? L'enquête d'Ascoli est plus historique que littéraire. Elle montre, à grand renfort de citations et de références érudites, comment les sujets de Louis XIII et de Louis XIV ont connu "les événements d'Angleterre". Elle ne laisse dans l'ombre aucun récit de voyageur, aucune traduction d'ouvrage théologique ou politique, mais l'auteur ne cite, et pour cause, aucune grande oeuvre française où l'Angleterre joue un rôle appréciable. Il en irait à coup sûr tout autrement s'il étudiait l'époque des Prévost, des Voltaire, des Montesquieu. Mais, au XVIIe siècle, on est en présence d'une situation-limite: connaissance relativement grande des événements et des lieux, absence presque totale de transposition littéraire. Il semble qu'il y ait eu ici empiètement et qu'un tel ouvrage relève de l'histoire tout court plutôt que de l'histoire littéraire. Le titre même indique cet empiètement: "l'opinion" est affaire d'historien. A une époque donnée, les diplomates français se font assurément de l'Angleterre ou de la Russie une conception qui guide leur politique. La presse joue son rôle en

insistant sur les défauts ou les qualités de tel pays, mais la tâche du comparatiste commence avec les transpositions littéraires qu'auront, en partie, suggérées les informations et la conduite des diplomates et des journalistes. Quand René Rémond étudie *Les Etats-Unis devant l'opinion française (1815-1852)*, il est dans son rôle d'historien pur, tandis qu'Ascoli, historien des lettres, n'avait pas à dépouiller tant d'oeuvres sans valeur et sans portée littéraires. L'histoire et la littérature comparée ont un égal intérêt à se partager le travail.¹ L'ouvrage d'Ascoli, si valable historiquement, aide à définir négativement le domaine du comparatisme.

La Grande-Bretagne vue per les écrivains français.

Avec le XVIIIe siècle commence la véritable découverte littéraire de l'Angleterre. Presque tous nos écrivains qui comptent font outre-Manche de longs séjours. On s'enthousiasme pour les institutions anglaises, pour les jardins anglais, on accepte lentement Shakespeare. En même temps, des personnages britanniques apparaissent dans nos romans, sur nos théâtres: Cleveland, Milord Edouard, l'Ecossaise et tant d'autres moins illustres. Gabriel Bonno a suivi le début de cette pacifique invasion de 1713 à 1734.

De 1734 à 1815, aucun ouvrage d'ensemble n'a encore traité le problème des interprétations de l'Angleterre per notre littérature. Les indications partielles fournies par l'histoire de Shakespeare ou d'Ossian en France comme par les études nombreuses sur les sources anglaises de Chateaubriand ou de Mme de Staël montrent assez la nécessité de deux ou trois travaux synthétiques qui prolongeraient les recherches de Gabriel Bonno.

Si l'on en croit Pierre Reboul,² c'est entre 1815 et 1830 que s'élabore en France un "mythe anglais qui aura la vie dure: l'hypocrisie, le réalisme, la respectabilité, le *home*, les libertés et l'impérialisme, autant de thèmes qui prennent corps sous la Restauration et seront repris jusqu'à nos jours.

1830-1914: nouveau hiatus dans l'étude de l'image française de l'Angleterre. Sans doute trouve-t-on des observations intéressantes dans les travaux de Pierre Jourda sur l'*Exotisme*, comme dans plusieurs ouvrages consacrés à tel auteur français (p. ex. *Taine et l'Angleterre*, cité plus haut). Mais on attend encore les livres plus généraux qui suivraient de 1830 à la première guerre mondiale la vie du "mythe" dont Pierre Reboul montre la formation.

Enfin de 1914 à 1940, l'auteur de ce livre* a tenté, dans sa thèse, de décrire l'aboutissement contemporain et les transformations des thèmes hérités du XIXe siècle. Paul Bourget, Abel Hermant, Jacques-Emile Blanche, André Maurois, Valery Larbaud, Paul Morand, L.-F. Céline sont des héritiers et des novateurs. Quelle est la part de la poésie, celle de la vérité dans leur présentation des réalités anglaises, pourquoi ils ont insisté sur tel aspect, esquivé telle difficulté, quel rôle ils ont joué dans la modification des sentiments français sur notre voisine, à toutes ces questions veut répondre *L'image de la Grande Bretagne dans le roman français (1914-1910)* (1954).

Notre Allemagne

La découverte de l'Allemagne a été chez nous plus tardive encore que celle de l'Angleterre. Avant 1750, les Français

* i.e., Guyard himself

ignorent la littérature allemande qui vient de renaître. Comment connaîtraient-ils une nation allemande, toujours divisée en centaines de royaumes, de principautés et de duchés? Gessner, puis Werther révéleront enfin à la France la sensibilité germanique. Mme de Staël fera connaître L'Allemagne. Son rôle est décisif. Ses idées ont pesé sur plusieurs générations. Pour suivre l'histoire de cette grande illusion, on a, depuis 1947, un livre précieux de Jean Marie Carré, *Les écrivains français et le mirage allemand*.

Dès Mme de Staël, notre image de l'Allemagne a été anachronique: son livre décrit en 1814 une république des lettres dont la capitale serait le Weimar de Goethe. Le romantisme national de 1813 restera ignoré de ses lecteurs. Nos romantiques, dont les plus grands ne savent pas l'allemand, l'ignoreront pareillement: leur Allemagne, c'est avant tout, avec Schiller et Hoffmann, la patrie de la liberté dramatique et de l'imagination la plus fantastique. "Une alliée contre le matérialisme", voilà ce que trouve en elle Victor Cousin quand il habille Hegel à la française. Les libéraux croient la Prusse libérale, les protestants la savent protestante, les saint-simoniens admirent son organisation. Ainsi, de tous côtés, c'est une Allemagne à l'image de leurs désirs que rêvent les Français de la Restauration. L'affaire du *Rhin allemand* en 1840 provoque bien un peu d'inquiétude. Quinet jette un nouveau cri d'alarme; mais, comme en 1832, l'homme de France le mieux placé pour connaître l'Allemagne (il y a vécu dix ans, sa femme est Allemande) n'est guère écouté des Français. Ils continueront d'ignorer leur voisine ou de voir en elle, avec Renan, le meilleur professeur d'histoire.

1840 n'avait été qu'une alerte. 1870 fut un dur réveil, et beaucoup d'écrivains voulurent écrire leur *Année terrible*. Mais les plus grands d'entre eux trouvent bientôt un commode alibi à

leur germanophilie: les deux Allemagnes, celle de la science et de Wagner, celle de l'organisation bismarckienne; d'un côté Nietzsche, de l'autre le caporalisme. A l'approche de la guerre, dans les premières années du XXe siècle, toute une littérature française respire au contraire la défiance envers l'Allemand. La question d'Alsace-Lorraine est posée avant tout effort de compréhension: c'est le temps des *Oberlé* et de *Colette Baudoche*. Cependant les amateurs d'illusions n'ont pas désarmé. Jaurès affirmera encore en mai 1914 que la social-démocratie allemande empêchera la guerre.

On glissait de plus en plus de la littérature à la politique, mais l'équivoque ne datait pas d'hier: les libéraux et les protestants français avaient acclamé en Sadowa la victoire de la Prusse prétendue libérale sur l'Autriche réactionnaire.

L'analyse de J.-M Carré suit jusqu'en 1940 ces interactions du politique et du littéraire, du sentiment et de la raison dans l'élaboration de nos images successives de l'Allemagne. Toujours la même constatation s'impose: peu d'écrivains essayent de comprendre et de connaître l'Allemagne en soi. En 1936 comme en 1840, ils la jugent, l'imaginent ou croient la voir selon des préjugés héréditaires, des soucis idéologiques, un appétit de justification d'où ne peuvent sortir que des images passionnelles: le vertueux Docteur, le Boche casqué, le héros national-socialiste, le musicien, l'Européen. Tous étaient Allemands; aucun n'était l'Allemand. Chacun pourtant fut l'Allemand de Renan, de Romain Rolland, ou de Jules Romains.

Jean-Marie Carré présentait lui-même son livre comme une "rapide esquisse". L'important ouvrage d'A. Monchoux sur *L'Allemagne devant les lettres françaises* (1953) a déjà complété cette esquisse pour la période qui conduit de Mme de Staël à Henri Heine. Et Claude Digeon a étudié *La crise*

allemande de la pensée française, de 1870 à la première guerre mondiale (1959). Il y a place, on le voit, pour d'autres travaux, déjà envisagés, qui embrasseront les périodes 1835-1870, 1918-1940.

Autres pays

L'Allemagne et l'Angleterre ont depuis deux siècles tenu la première place dans nos lettres comme dans nos préoccupations politiques. Il est donc normal que l'attention des comparatistes français se soit d'abord tournée vers elles. Mais on aimerait que l'Italie eût suscité des études analogues. Les esquisses d'Urbain Mengin (*L'Italie des romantiques*, 1902) font éprouver la nécessité d'enquêtes plus poussées. Si, de Corneille à Montherlant et de Le Sage à Malraux, les thèmes hispaniques n'ont jamais été tout à fait absents de notre théâtre et de notre roman, seule "l'image de l'Espagne en France entre 1800 et 1850" a été méthodiquement étudiée par L.F. Hoffmann (*Romantique Espagne*, 1961).

Un savant américain, C.D. Rouillard, qui avait déjà étudié *Le Turc en France aux XVIe et XVIIe siècles*,³ doit publier la suite de son enquête. B. Guy a décrit l'image française de la Chine.⁴ Lortholary a montré les prestiges du *Mirage russe en France au XVIIIe siècle* (1951); Michel Cadot a décrit, "du voyage de Custine à la fin de la guerre de Crimée", *l'image de la Russie dans la vie intellectuelle française* (1967). Simon Jeune a étudié (1964) *les types américains dans le roman et le théâtre français*, de Thomas Graindorge à Barnabooth. D'autres chercheurs nous révéleront, espérons-le, les métamorphoses de notre Russie et de notre Amérique, de la comtesse de Ségur à André Gide et de Cendrars à Michel Butor.

Un domaine d'avenir

C'est peut-être dans de telles directions, où de grands progrès restent à faire, que le comparatisme apportera à l'histoire littéraire la plus précieuse contribution. Parce que c'est un domaine neuf - assurément. Mais surtout parce que le terrain est plus solide qu'en d'autres régions. Les influences sont souvent impondérables, les analogies fortuites, tandis qu'on peut, avec de la méthode, décrire exactement l'image où les images d'un pays en circulation dans un autre à une époque donnée. L'enquête ici se nourrit de faits littéraires bien établis. L'interprétation de ces faits est certes délicate: quand l'auteur se fait l'écho d'une vieille tradition (l'Anglais gentleman, le Russe mystique), est-ce conviction, ironie ou, peut-être, l'une et l'autre? Il est aussi délicat d'établir comment s'est formée dans un esprit ou dans un groupe une telle tradition. Souvent le point de départ est tout accidentel, étranger en tout cas à la littérature, mais un livre peut avoir joué un rôle décisif et durable: *L'Allemagne* de Mme de Staël; un voyage confirmé des préjugés: Taine en Angleterre. Mais, encore une fois, la base est sûre: des textes qu'il suffit de trouver, de lire, de rapprocher pour qu'éclatent les lieux communs, et ressortent les nuances personnelles.

Depuis la première édition (1951) de ce livre, l'analyse des mirages ou mythes étrangers en France a beaucoup progressé. Plus rares vont les travaux consacrés à l'image de la France à l'étranger,⁵ ou d'un pays étranger dans un autre pays étranger. Signalons la thèse récente de S. Marandon, *L'image de la France dans la conscience anglaise dans la deuxième moitié du XIXe siècle* et les livres de H. Löhrer, *Die Schweiz im Spiegel englischer Literatur, 1849-1875* (1952), de W. Steffen, *Die Schweiz im Spiegel englischer Literatur, 1875-1900* (1953) et de F. Jost, *La Suisse dans les lettres françaises au cours des âges* (1956). On souhaite que les comparatistes d'Amérique, de

Grande-Bretagne, d'Italie et d'ailleurs viennent ici à l'aide de leurs émules français et qu'ils s'attaquent à leur tour à des questions dont l'intérêt dépasse la seule littérature, puisque les résoudre, c'est apprendre aux peuples à se mieux connaître en reconnaissant leurs illusions.

¹ A quoi pourront aider les réflexions de L. Trénard sur *Les représentations collectives des peuples*.

² *Le mythe anglais dans la littérature française sous la Restauration*, 1962.

³ *The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1660)* (1940).

⁴ *The French Image of China before and after Voltaire* (1963).

⁵ Cf. un numéro spécial de la *Revue de psychologie des peuples* (1961, no 3) sur les images allemande, espagnole, anglaise et italienne de la France.